

Ce que je vois de ma télé

Thierry Horguelin

Numéro 54, printemps 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22797ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Horguelin, T. (1991). Ce que je vois de ma télé. *24 images*, (54), 13–13.

CE QUE JE VOIS DE MA TÉLÉ

par Thierry Horguelin

On m'avait dit qu'il y aurait la guerre en direct à la télé. Je me suis donc installé à mon poste avec provisions et télécommande. D'un coup de pouce, j'ai déclenché les hostilités entre les chaînes. J'ai regardé de tous mes yeux. Et j'ai un scoop: la guerre en direct n'a pas eu lieu.

J'ai vu d'abord que toutes les chaînes avaient gratté leurs fonds de tiroirs pour programmer des vieux films de guerre. J'ai admiré les génériques qui m'annonçaient «The War in the Gulf» en fanfare (tara, tara, tara!), comme une mini-série en mondovision. Comme pour compenser la pauvreté du spectacle réel qui, malgré les promesses alléchantes (jeu vidéo, show interactif, etc.), risquait d'avoir lieu sur nos écrans à l'heure du téléjournal.

La critique des médias est devenue, dans les médias mêmes, un nouveau prétexte à multiplier les clichés. Ceux qui, avant même qu'elle ne commence, s'étaient fait une idée de ce à quoi ressemble une guerre médiatique ont-ils pris la peine d'ouvrir leurs postes? J'ai eu beau zapper à la recherche du fameux jeu nintendo dont tout le monde parlait, je n'ai rien vu de tel. J'ai vu, en revanche, un spectacle beaucoup plus trivial qui ne faisait qu'amplifier le dérisoire ordinaire de l'information télé en temps de paix. J'ai vu des tas de cartes rudimentaires et sympathiques (comme la revanche d'un artisanat soudain mieux apte à nous renseigner qu'un imposant déploiement de caméras sur le terrain). J'ai vu Bernard Derome mimer de ses petites mains la trajectoire d'un

Patriot interceptant un Scud. J'ai vu Normand Lester décrire les dangereux joujoux ultrasophistiqués des Américains comme un gamin fier de montrer sa collection de Dinky Toys. J'ai vu plein de vieux généraux qu'on sortait en catastrophe de leurs maisons de retraite pour les sacrer experts. Jamais «événement» n'aura produit autant de spécialistes en si peu de temps. Par un de ces terribles lapsus dont la télé est coutumière, j'ai vu une pub de lessive qui-lave-plus-blanc suivre les propos d'un expert qui vantait la guerre «propre». J'ai vu, grosso modo, deux types d'image: en «champ», l'exhibition publicitaire du matériel militaire (sans qu'on puisse toujours distinguer, dans ces chars traversant des carrés de sable anonymes, les plans d'archives, c'est-à-dire de simulation, des plans d'action «réelle»); et en contrechamp, intarissables, des hommes-troncs et des têtes parlantes.

Ce n'est pas parce qu'il y a, quelque part, une guerre, et qu'on est en direct, qu'il y a quelque chose à voir. Car l'image à la télé n'a, par rapport au commentaire roi, qu'une fonction illustrative. Ce qui est en direct, c'est un type en cravate sur un plateau de télé boulevard René-Lévesque qui téléphone à un autre type au Hilton de Ryad, pauvre Fabrice qui n'en sait pas plus que nous. Le village global, c'est ça: un oui-dire à l'échelle planétaire qui met en duplex la chambre de mon appartement avec les chambres d'hôtel du Moyen-Orient. C'est le chantage au direct pris à son propre piège quand, de bulletin spécial

PHOTO MICHEL CAMPEAU



Lorsqu'à propos de la guerre télévisée tout le monde parle de jeu vidéo, il n'est pas inutile de se reposer la question de Godard: Qu'est-ce que tu vois?

en bulletin spécial, les correspondants ne peuvent que délayer leur petit peu d'informations dont «on attend confirmation». Quand ils sont, comme les Américains, passés maîtres dans l'art de meubler le temps d'antenne, on les appelle des professionnels.

La question n'est pas que les «vraies» images soient effectivement quasi impossibles à faire sur le terrain ou à arracher aux censure militaires, mais que, pendant ce temps, le sérail médiatique soit sincèrement convaincu qu'il nous informe! Or, on ne le répétera jamais assez avec Serge Daney: la couverture de l'actualité n'est pas l'information. En l'occurrence, aux premiers jours de la guerre, et pour paraphraser Daney, la seule information que claironnaient les images, c'est que Radio-Canada, Télé-Métropole et Quatre-Saisons étaient abon-

nés à CNN.

Les médias portent bien mal leur nom, qui ne connaissent que l'impératif de l'immédiat, de l'instantané. La médiation, non plus le direct (au sens de coup de poing aussi bien) de l'actualité mais le différé de la réflexion, cela réclame un autre temps, celui d'écrire et, pour quoi pas, de lire les journaux.

Il y a pourtant bien une guerre en direct, sous nos yeux: celle que se livrent les chaînes à la conquête de l'audimat. Il y a pourtant bien une guerre d'images, qui oppose les écrans de guidage des avions américains aux leurres irakiens et les censure militaires des coalisés à Saddam Hussein (abonné, lui aussi, à CNN). Il y a, surtout, des images absentes: celles, par exemple, des civils irakiens sous les bombes. ■